

## Les Cowboys La Poursuite infernale

Jean Beaulieu

André Forcier. Embrasse-moi comme tu m'aimes  
Numéro 304, octobre 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83857ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (imprimé)  
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Beaulieu, J. (2016). Compte rendu de [Les Cowboys : la Poursuite infernale].  
*Séquences : la revue de cinéma*, (304), 20–21.



# Les Cowboys

## La Poursuite infernale

Scénariste attiré des derniers films de Jacques Audiard (*Un Prophète*, *De Rouille et d'os*, *Dheepan*), Thomas Bidegain plonge dans l'aventure de la réalisation avec une histoire de quête personnelle et familiale ancrée dans les bouleversements sociaux des récentes années. Bien qu'il campe le début de l'action de son récit en 1994, il est déjà question de djihadisme, d'embrigadement et de radicalisation, sur fond de racisme latent. Étonnamment, le scénario (coécrit avec Noé Debré, son complice de *Dheepan*), ne constitue pas l'élément le plus réussi des **Cowboys**.

JEAN BEAULIEU

Il y a deux films dans **Les Cowboys**, mais il aurait très bien pu y en avoir trois. C'est que Bidegain reste du côté masculin de la quête, celle du père dans un premier temps, puis celle du fils. Deux « lousps solitaires » à contre-courant. L'objet de cette quête, elle, la partie féminine (qui nourrit aussi sa propre quête, traitée de façon allusive), est invisible pendant presque toute la durée du film.

1994, donc. La petite famille Balland (Alain, le père, incarné par François Damiens, sa femme Nicole et leurs deux enfants adolescents, Kelly et Georges, dit « Kid ») vient, comme à tous les ans, se divertir au festival country organisé dans une petite localité indéfinie du sud-est de la France. La fête va bon train dans cette bourgade d'habitues, où pendant quelques jours on claque sa vie sur le folklore western américain, sa musique, ses danses, ses vêtements, etc. Même les prénoms des enfants d'Alain témoignent de cette influence.

Or, au moment de rentrer au bercail, Alain se rend compte que Kelly, sa fille de 16 ans, manque à l'appel. Des amies de la jeune fille lui révèlent qu'elle serait partie avec son amoureux Ahmed. Alors que la famille croit à un enlèvement, elle reçoit une « lettre de rupture » de Kelly avisant ses parents en quelques mots qu'elle commence une nouvelle vie et les somme de ne pas

chercher à la retrouver. Commence alors pour Alain une longue quête obsessionnelle et dramatique.

S'étalant sur une quinzaine d'années et dans de nombreuses zones géographiques, le récit des **Cowboys** est ambitieux. De l'aveu même du réalisateur, il est inspiré de la trame narrative de *La Prisonnière du désert* (*The Searchers*) de John Ford. Mais le chef-d'œuvre de Ford, qui justifiait le fait de centrer l'intrigue sur des héros masculins, partis à la recherche des victimes d'un enlèvement par une tribu comanche, laissait tout de même une certaine place aux personnages féminins. Dans **Les Cowboys**, il n'y en a que pour les hommes (blancs surtout) : le rôle de la mère de la disparue est minime, celui de sa fille confiné à l'absence, tandis qu'une « rescapée de l'islam » a droit à quelques séquences dans la dernière partie. Autre différence notable d'avec le film de Ford : la chasse à l'ado est ouverte sauf que la disparue, « prisonnière consentante », ne tient pas à être « secourue ».

Trouvant l'action de la police trop timide, Alain, le plus souvent accompagné de Kid, se lance dans une poursuite infernale (pour reprendre le titre français d'un autre grand film de John Ford). À l'opposé des rôles légers et comiques qu'il a tenus récemment (*La Famille Bélier*, *Le Petit Nicolas*), François Damiens explose ici de

Photo : Cowboys illuminés



feur et de pugnacité. Tel un cowboy illuminé, il parcourt les villes, les pays (Belgique, Danemark), voire les continents (jusqu'en Syrie et au Yémen), traquant chaque piste pouvant le conduire à Kelly.

Puis les années passent, les tours du World Trade Center s'écroulent et Alain poursuit inlassablement sa quête jusqu'à ce qu'arrive un point de bascule... Son « kid » Georges, maintenant adulte (excellent Finnegan Oldfield), décide alors, « par loyauté pour son père », de prendre la relève et de poursuivre les recherches seul. À une différence près : Alain, visiblement mal à l'aise avec le « problème arabe » de son pays, voulait trouver sa fille pour la ramener à la maison, « dans le droit chemin », tandis que Georges, dont l'importance dans la famille et les ambitions personnelles ont été jusque là éradiquées par la disparition de Kelly et l'obsession d'Alain, veut simplement revoir sa sœur pour s'assurer qu'elle va bien.

La distinction entre les deux parties du film se reflète également dans la mise en scène : Bidegain adopte un rythme très animé, sa caméra traquant nerveusement les allées et venues d'Alain, créant une atmosphère lourde faite d'images assez sombres, aux couleurs de terre et d'ocre, amalgamant les codes du western et du polar. Ça ressemble déjà un peu à du Audiard. Mais on sent aussi planer l'influence des frères Dardenne, coproducteurs associés au film. Dans la deuxième partie, la réalisation se veut plus fluide, moins centrée sur un seul protagoniste. Bien que Georges soit de presque tous les plans, l'arrivée de divers personnages secondaires, notamment l'ambigu négociateur américain (campé brillamment par John C. Reilly), relance l'action, mais sur un mode plus retenu.

Curieusement, compte tenu du glorieux passé de scénariste du réalisateur, c'est justement le scénario qui déçoit. L'emploi de nombreuses ellipses commodes pour faire avancer l'intrigue dans l'espace et dans le temps (les références aux attentats successifs de New York, Madrid et Londres par le biais de reportages télévisés facilitent toutefois le repérage) laisse parfois perplexe.

Si bien que le spectateur, entraîné brutalement dans un changement de décor sans vraiment connaître les raisons qui ont présidé à de tels déplacements, doit combler les vides. De plus, certains tours de récit empruntent des raccourcis douteux : la rencontre précipitée avec Ahmed au Moyen-Orient et ses tragiques conséquences, la libération de la détenue Shazhana très rapidement négociée, l'« occidentalisation » subite de cette dernière (pas davantage expliquée que le changement de vie de Kelly)...

Mais force est de constater que toutes les péripéties du film concourent au climax anticipé du dénouement, que nous ne révélerons pas ici. Contentons-nous de dire que la scène finale est tout à fait réussie, livrée dans une mise en scène très sobre et très précise, pleine de non-dits qui, bien plus efficaces que n'importe quel dialogue, apaisent la somme de toutes les tensions.

Dans la foulée des attentats récents qui ont secoué la Belgique et la France (le film est sorti en salles là-bas deux semaines après les actes terroristes du 13 novembre), **Les Cowboys** suscite les débats : trop à droite selon certains (un racisme manichéen en percolation, notamment dans la première partie) ou trop inabouti (la réflexion sur le fondamentalisme religieux reste en surface). Par exemple, les « Indiens » du film — les islamistes — ne sont réduits qu'à un « mal extérieur » invisible, tandis que les autres musulmans (le père d'Ahmed, entre autres) n'ont droit qu'à quelques courtes scènes, néanmoins révélatrices.

Ainsi, **Les Cowboys** se présente comme un film audacieux par son sujet mais imparfait dans son traitement, axé sur les pulsions de vengeance du père et la tentative de rédemption du fils. Mais la vision est nettement blanche, masculine, occidentale. Les seuls indices de la conversion à l'islam et possible radicalisation de l'adolescente présents à l'écran se résument — dans une ellipse réussie cette fois — aux quelques cahiers remplis d'inscriptions à l'alphabet arabe trouvés dans la chambre de Kelly.

Alors, pour un aperçu des méthodes d'embrigadement (chez des jeunes hommes de souche arabe, toutefois), il faudra s'en remettre au très efficace et très troublant film de Philippe Faucon, **La Désintégration**. Ou encore se contenter des portraits vite esquissés des « apprentis terroristes » de **Made in France** de Nicolas Boukhrief (voir *Séquences*, n° 302). Mais le film sur l'histoire des Kelly de ce monde, racontée de leur point de vue, reste à faire. À la lumière des récents événements mondiaux, parions que cela ne saurait tarder.

★★★

■ **LES COWBOYS** | **Origine** : France – **Année** : 2015 – **Durée** : 1 h 44 – **Réal.** : Thomas Bidegain – **Scén.** : Thomas Bidegain, Noé Debré – **Images** : Arnaud Potier – **Mont.** : Géraldine Mangenot – **Mus.** : Raphaël Haroche – **Son** : Pierre Mertens – **Dir. art.** : Merijn Sep – **Cost.** : Divya Gambhir, Nidhi Gambhir, Emmanuelle Youchnovski – **Int.** : François Damiens (Alain Balland), Finnegan Oldfield (Georges Balland, dit « Kid »), Agathe Dronne (Nicole Balland), John C. Reilly (l'Américain), Ellora Torchia (Shazhana), Antoine Chappay (Charles), Maxim Driesen (Kid, 13 ans), Djemel Bareck (le père d'Ahmed), Iliana Zabath (Kelly Balland) – **Prod.** : Alain Attal – **Dist. / Contact** : Axia.